

Voix et Images

Présentation

Pierre Hébert

L'âge de la critique, 1920-1940
Volume 17, Number 2, hiver 1992

URI: id.erudit.org/iderudit/200954ar

DOI: [10.7202/200954ar](https://doi.org/10.7202/200954ar)

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN 0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, P. (1992). Présentation. *Voix et Images*, 17(2), 166-168.
doi:[10.7202/200954ar](https://doi.org/10.7202/200954ar)

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

Présentation

Pierre Hébert, Université de Sherbrooke

Pendant un quart de siècle, la revue *Voix et Images* s'est définie comme un lieu de critique et d'analyse littéraires; et l'ensemble des articles qui ont paru depuis 1967 a contribué à édifier, pourrait-on dire, le *cogito* de la littérature québécoise. Voilà pourquoi il semblait tout naturel, voire nécessaire, que ce cinquantième numéro fût consacré à cet espace où la littérature prend conscience d'elle-même, c'est-à-dire la critique.

Mais pourquoi, en l'occurrence, un numéro sur la critique littéraire des années 1920-1940? Le choix de cette période n'apparaît-il pas arbitraire? Oui, certes, mais dans ce seul sens que les bornes de la période visée ne sont évidemment pas aussi nettes qu'on veut bien le faire croire. En revanche, ces années 1920-1940 se sont imposées pour deux raisons décisives: il fallait bien un jour ou l'autre les tirer de la réduction dont elles ont été l'objet, de même que montrer l'ouverture, la multiplicité des facettes du langage critique qui caractérisent cette époque¹.

Cette vision réductrice se vérifie aisément. En effet, ouvrons n'importe quelle histoire littéraire au chapitre de la critique, et nous y découvrirons constamment le même discours: la mise en évidence de

1. Les principaux livres de critique publiés de 1920 à 1940 sont ceux de Jean-Charles Harvey (*Pages de critique*, 1926; *Art et Combat*, 1937), Louis Dantin (*Poètes de l'Amérique française*, 1928 et 1934; *Gloses critiques* (1931 et 1935), Maurice Hébert (*De livres en livres*, 1929; *Et d'un livre à l'autre*, 1932; *Les Lettres du Canada français*, 1936), Marcel Dugas (*Littérature canadienne*, 1929), Harry Bernard (*Essais critiques*, 1929), Albert Pelletier (*Carquois*, 1931; *Égrappages*, 1933), Alfred DesRochers (*Paragrapbes*, 1931), Séraphin Marion (*En feuilletant nos écrivains*, 1931; *Sur les pas de nos littérateurs*, 1933), Camille Roy (*Regards sur nos lettres*, 1931; *Poètes de chez nous*, 1934; *Romanciers de chez nous*, 1935), Claude-Henri Grignon (*Ombres et Clameurs*, 1933), Marc-Antoine Lamarche (*Ébauches critiques*, 1930; *Nouvelles Ébauches critiques*, 1936), Hermas Bastien (*Témoignages. Études et profils littéraires*, 1933), Henri d'Arles (*Estampes*, 1926; *Miscellanées*, 1927), Albert Dandurand (*La Poésie canadienne-française*, 1933; *Littérature canadienne-française. La prose*, 1935; *Le Roman canadien-français*, 1937), Carmel Brouillard (*Sous le signe des Muses. Essais de critique catholique*, 1935).

deux noms — Camille Roy et Louis Dantin — suivie d'un rapide parcours d'autres écrivains qui se sont adonnés à la critique. Et pourtant, le titre de ce numéro, «L'âge de la critique 1920-1940», indique bien le virage qui s'effectue; et cette nouvelle orientation n'est pas seulement donnée par Dantin ou par Roy, mais aussi par Henri d'Arles, Marcel Dugas, Albert Dandurand, Albert Pelletier, Alfred DesRochers et Lorne Pierce, entre autres. Ils ont contribué, à leur manière, à cet «âge de la critique» caractérisé soit par une nouvelle objectivité davantage attentive au texte, soit par la conscience du moi dans l'appréciation des œuvres et dans l'expression du discours critique.

Chacun des articles qui compose ce numéro participe ainsi d'un même objectif, celui de témoigner de l'apport d'un ensemble de critiques à ce nouvel entrecroisement des discours qui marquent cette époque. Ainsi, le cas de Henri d'Arles met en relief une oscillation constante entre le discours subjectif et le langage objectif sur l'œuvre. L'étude sur Marcel Dugas explore le point de vue d'un homme qui, de la polémique à une critique d'identification avant la lettre, a toujours maintenu sa lutte pour l'art, voire pour la modernité. L'article sur Albert Dandurand nous amène pour sa part non seulement vers un autre lieu, l'histoire littéraire; mais vers une affirmation qui fera réfléchir: les ouvrages de Dandurand y sont envisagés comme «les premiers de l'histoire littéraire québécoise moderne». L'analyse de l'apport d'Alfred DesRochers et d'Albert Pelletier déblaie une autre voie: celle, sinon d'une école, du moins d'un groupe de «critiques-essayistes». Enfin, le dernier apport sur Lorne Pierce nous fait découvrir «le plus grand champion des lettres canadiennes-françaises du Canada anglophone».

Voilà ainsi posée la première justification de ce numéro; la seconde en découle tout naturellement. En effet, ce que ce bref aperçu de chacune des contributions fait apparaître, c'est l'ouverture, la multiplicité des discours critiques de cette époque. Dans le cas présent, ce qui frappe avant tout, c'est que le langage critique, comme tout langage, possède une visée propre, des facteurs constitutifs et des fonctions dominantes. Cette façon d'aborder le discours critique, qui n'est pas étrangère à celle de Roman Jakobson par rapport au langage, invite en quelque sorte à lire ce foisonnement critique en tant que transposition des fonctions mêmes du langage. En effet, le langage critique peut, lui aussi, mettre l'accent sur le destinataire, le destinataire, le contexte, le code, le message ou le référent: cette mise en relief positionne les types de critiques les uns par rapport aux autres. La critique historique, par exemple, peut, dans son exercice, passer d'un accent sur le code (Camille Roy) à une visée sur le contexte

(Albert Dandurand). Dugas, polémiste, met en relief le destinataire, la polémique se définissant par une réponse virtuelle ou réelle de celui-ci; la critique essayiste ou celle, plus franchement subjective, de Henri d'Arles met en valeur le destinataire. Ainsi se trouvent engendrées les diverses fonctions de la critique comme langage sur les œuvres: fonctions métalittéraire (code), référentielle (réfèrent), conative (destinataire), émotive (destinateur), etc.

La critique, comme vaste (méta)langage, pourra être étudiée dans la variété ou, plus précisément, dans la hiérarchie et l'accentuation qu'elle fera de tel ou tel facteur à un moment ou à l'autre de son évolution. En d'autres mots, une façon d'aborder l'histoire de la critique consistera alors, par coupes synchroniques, à identifier la ou les fonctions qu'elle privilégie. La mise en perspective diachronique de ces fonctions devrait ainsi nous permettre d'accéder à une première saisie de son histoire.

Cette histoire de la critique littéraire au Québec reste à faire. Nous disposons actuellement d'outils de travail, d'études synchroniques ou de parcours rapides. Chacune des études de ce numéro ajoute toutefois un nouveau maillon vers une constitution de cette histoire de la critique qui sera attentive à ses conditions d'exercice, à ses lois générales et particulières, de même qu'aux attentes des lecteurs visés. En d'autres mots, en tant qu'utilisation particulière du langage sur le texte, en tant que discours autonome sur le littéraire, la critique est susceptible d'être décrite au moyen de propositions et de méthodes analogues à celles auxquels recourent les analyses littéraires elles-mêmes.